

## COLLOQUES

### C'est le thésaurus qui manque le plus...

*Compte rendu du colloque organisé par le Centre de Recherches en Traduction et Stylistique comparée de l'anglais et du français (Université de Paris III) à la Sorbonne les 11 et 12 octobre 1991.*

Cette année encore, le Centre de Recherches en Traduction et Stylistique comparée de l'anglais et du français, animé par Paul Bensimon, a réuni pour son colloque d'automne traducteurs, linguistes, amoureux de la traduction, tous ceux qui cherchent à savoir ce qui se passe et ce qui résiste dans cette opération.

Le thème de la rencontre était cette fois « Le traducteur et ses instruments ». Comme on pouvait s'y attendre, la part y était belle pour les dictionnaires, informatisés ou non, et les lexicographes s'y sont taillés celle du lion, si l'on compte aussi une intervention sur les techniques de documentation, banques de données et bases terminologiques. Étaient représentés nommément, Webster (Frederick C. Mish), Robert & Collins, dans sa version livresque (Alain Duval) et à partir de sa version informatisée (Thierry Fontenelle), ainsi que Hachette (Marie-Hélène Corréard et Valérie Grundy) pour un dictionnaire bilingue en préparation.

Le couple éminent monolingue/bilingue, traditionnellement comparé et souvent confondu à l'usage, a, dans une description assez taxinomique – mais pouvait-on vraiment faire autrement ? – été au cœur du débat. Chaque spécimen du genre a été scruté, analysé de l'intérieur ; en ce sens, ce fut pour Robert & Collins et Webster une journée porte ouverte. Par-delà cette visite des fabriques, l'intérêt aura été également de remettre les choses à leur place en rappelant les fonctions respectives fort différentes du monolingue et du bilingue, le second étant par vocation l'instrument privilégié d'encodage pour la traduction, alors que le premier reste un instrument de culture. Mais, malgré tous les efforts du lexicographe en matière de métalangue pour affiner l'emploi du vocable et traquer la polysémie, force fut de constater qu'un rossignol n'ouvrira jamais toutes les portes, et que le bilingue atteint ses limites là où justement tout commence pour le traducteur : à l'orée du champ infini des possibles

de l'écriture. Si le bilingue y plante un début de jalons, sans le vouloir, tout est encore à faire, mais il est à remarquer que c'est souvent pour ses premiers balbutiements analogiques que le traducteur l'utilise, le dévoyant ainsi quelque peu de son but. Qui n'a eu le sentiment qu'il n'était qu'un tremplin vers d'autres choix ?

Analogie, le mot est lâché. C'est sans doute dans cette perspective que Rémy Lambrechts, « en panne d'instruments », a rêvé d'un dictionnaire de troisième type, un « dictionnaire de traduction » offrant le maximum de possibilités au stade de la fabrication du texte second. En effet, ce qui guette le traducteur selon lui, c'est « l'ornière », la banalisation du style au gré d'une norme littéraire, fût-elle celle d'une « idiolectie pure ». Afin de préserver l'étrangeté de la langue de départ, à laquelle vient s'ajouter souvent celle du texte dans cette langue, il serait bon de pouvoir mettre à la disposition du faussaire qu'est le traducteur une première palette offrant le maximum de teintes. En fait, ce qui est visé c'est le thésaurus, un trésor où l'on pourrait puiser, afin d'en extraire selon les besoins, les précieuses combinaisons tolérées par la grammaire et illustrés par l'usage, qui, pour autant qu'elles s'y trouveraient, préexistantes, n'en laisseraient pas moins assez d'espace encore au créateur. De même que le dictionnaire bilingue – au stade de compétence du traducteur – s'arrête aux portes de l'analogique, l'analogique, à son tour, d'où la syntaxe, par exemple, est totalement absente, s'arrête où commencerait ce dictionnaire raisonné, ce thésaurus idéal.

On ne sait si Rémy Lambrechts aura trouvé sa réponse dans l'exposé de Thierry Fontenelle, car c'est évidemment tout le mérite des colloques de provoquer, par un dialogue largement imprévu entre les intervenants, des catalyses secrètes ou plus tard révélées. Toujours est-il que le projet de lexicographie computationnelle sur lequel travaille une équipe de chercheurs à l'Université de Liège, va dans le sens « thésaurique » qui semblait être le souci directeur durant ces journées. Il s'agit, à partir du bilingue Robert & Collins informatisé, et dans une perspective onomasiologique donc, d'une restructuration permettant par un système de codage et de clés d'accès, de faire apparaître à la demande, un domaine terminologique ou une phraséologie spécifiques. Ainsi serait détruite la linéarité du dictionnaire imprimé et selon les lignes de clivage pénétrant la langue, le traducteur disposerait d'un instrument sur mesure, mais que l'utilisateur ne rêve pas cette fois, l'accès à ce programme est contractuellement réservé !

Peut-être est-ce également une préoccupation proche de celle-ci qui habite les lexicographes du bilingue Hachette & Oxford University Press (en préparation), lorsqu'ils mettent l'accent – dans un « dictionnaire pour traduire » – sur un important corpus d'exemples afin de restituer la plus large gamme possible des environnements usuels du mot. Et Liliane Rodriguez ne parlait-elle pas de la même chose en soulignant que, ce que le dictionnaire bilingue échoue le plus à donner, c'est cette perception de la charge sociolinguistique d'un mot, ce halo qui l'entoure – et qu'on appelle sans doute ailleurs *connation* –, mais qui, si on l'ignore, fait manquer le but,

la tonalité, même aux traducteurs « bilingues différentiels » et « différés » que nous sommes majoritairement, pourtant mieux équipés pour traduire, par leur approche « coordonnée », raisonnée, des deux langues, que les spontanéistes « concurrentiels précoces ». L'instrument dans ce cas, leur thésaurus vivant, serait le maintien d'un contact avec la culture de la langue étrangère.

La méthodologie qu'a fournie Jean Sevry comme aide à la traduction d'un roman africain (*The Voice*, Gabriel Okara, 1964), aura attiré l'attention de plus d'un traducteur confronté à un parler à l'intérieur d'une langue étrangère, à l'amalgame d'une langue-mère dominante et d'un dialecte régional. L'ethnologie du texte, son environnement littéraire, une connaissance des intentions de l'auteur, des données de linguistique sur la sous-langue elle-même autant que sur ses démarquages d'avec la langue-mère, sont les instruments requis dans ce cas de figure.

La note la plus professionnelle dans ce débat a été apportée par Daniel Gile et son approche résolument économique, qui l'a fait classer minutieusement les sources et techniques de documentation en les mesurant à l'aune de la rentabilité. Tentative réussie pour systématiser l'expérience quotidienne de maint traducteur.

La note la plus linguistique l'a été par Henri Adamczewski dont l'annonce alléchante, « la linguistique et le traducteur » avait fait espérer qu'enfin serait jeté le pont entre les deux domaines ; mais aura-t-on pu voir un outil dans ce qui n'aura été proposé qu'au titre de prise de conscience, pour mieux savoir ce que l'on fait quand on traduit ?

Tous les aspects de la question n'auraient pas été abordés sans la mise en abîme (Jacques Colson) du traducteur en face de ses instruments, dans une relation de couple où l'on ne sait pas qui est assujéti par l'autre, et sans l'analyse du réseau de dépendances dans lequel il est pris, sa position de passeur omnipotent au regard de la langue, et de maître du jeu, n'étant qu'apparente. Introspection bénéfique car, par-delà même la loi de l'offre et de la demande, qui est finalement l'instrument de qui lorsque commande de traduction est passée ? Au long de cette chaîne de la docilité qui va de l'auteur au lecteur en passant par l'éditeur, le traducteur et son ordinateur, vers qui se tourne le traducteur pour satisfaire le goût du client ? La traduction serait donc bel et bien le plus vieux métier du monde.

A noter, dans l'optique du colloque, deux ouvrages de référence que leur date de publication récente peut faire penser qu'ils ne sont pas connus de tous :

– *The BBI Combinatory Dictionary of English – A Guide to Word Combinations* (1986), de Benson.

– *Webster's Dictionary of English Usage* (1988) très sélectif, mais dont les commentaires, les citations, en font une sorte de « dictionnaire des difficultés » très précieux.

Les actes de ce colloque paraîtront dans *Palimpsestes* n° 7 (1992).

## A propos d'Europe...

Les 20 et 21 septembre 1991, s'est tenue à Procida, grâce à l'hospitalité chaleureuse du Collège Italien des Traducteurs Littéraires et de notre collègue et amie Annamaria Galli Zugaro, l'Assemblée Générale du CEATL (Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires).

L'essentiel du travail de cette assemblée a consisté à mettre au point des statuts acceptables par toutes les associations fondatrices et celles qui nous ont rejoints depuis 1986, et compatibles avec les exigences juridiques d'une association internationale, regroupant des personnes morales. La tâche n'était pas aisée et a demandé le concours d'un avocat du barreau de Bruxelles, puisque la Belgique est le seul pays européen où il est possible d'enregistrer une telle association. Les statuts tels qu'ils ont été votés à Procida sont actuellement en cours d'enregistrement, grâce aux soins vigilants de notre amie Françoise Wuilmart.

Le CEATL connaît donc une seconde naissance officielle et conforme aux exigences de ses futurs interlocuteurs institutionnels. Nous espérons que ces derniers n'oublieront pas que l'avis des professionnels concernés peut présenter un certain intérêt, lorsqu'il est question de prendre des mesures les impliquant, et que l'harmonisation des législations sur le droit d'auteur, sa fiscalité, ses modalités, ainsi que toutes les décisions relatives au statut d'auteur et plus particulièrement de traducteur littéraire dans l'Europe en construction, ne se feront pas sans concertation avec les travailleurs culturels.

En attendant, rendez-vous a été pris pour l'automne 1992, sans doute en Belgique, pour la prochaine assemblée générale du CEATL, qui devrait s'intéresser notamment aux systèmes d'aide publique à la traduction et aux traducteurs littéraires.

## Version française

A l'initiative du Ministère de la Culture et de la Communication (CNL), et en prélude à la Fureur de Lire, de rencontres entre des auteurs venus de plusieurs pays et leurs traducteurs français se sont déroulées les 17 et 18 octobre 1991. Organisées pour la première fois à cette échelle (une quarantaine d'écrivains et une centaine de traducteurs), ces journées ont permis à beaucoup de traducteurs de rencontrer « leurs » auteurs, mais aussi des collègues. Comme souvent dans ce genre de manifestation, les conversations à quelques-uns, les tables rondes par langues (anglais, allemand, espagnol) ont été plus enrichissantes que le grand débat proprement dit qui tournait autour de « la culture démocratique » (C. Castoriadis) et de « L'auteur et son double » (L. Ferry). On a aussi pu entendre des écrivains qui étaient traduits de leur langue d'origine (khirghiz, tchouvache, afrikaans) dans une langue de plus grande diffusion

(russe, anglais) pour atteindre un plus large public. Le plus émouvant a été le poète et traducteur Aïgui (petit homme modeste au regard d'une extraordinaire acuité) qui a expliqué qu'il avait réalisé une Anthologie de la poésie française puis de la poésie bretonne en tchouvache, et que son problème essentiel avait été de faire passer une culture dans une autre, totalement différente.

Nous retiendrons de ces deux journées la très grande convivialité, la possibilité pour l'A.T.L.F. de connaître un peu mieux certains de ses adhérents et de rencontrer des traducteurs qui, depuis, ont rejoint notre Association ; enfin, l'intérêt que marque le Ministère de la Culture vis-à-vis des traducteurs. Un dossier de presse donnant un bio-biblio des Auteurs et des Traducteurs a été constitué avec notre aide.

Une prochaine manifestation aura lieu les 19 et 20 mars 1992 dans le cadre du Salon du Livre, mais nous aurons l'occasion de vous en reparler.

## Rencontre de traducteurs

Du 18 au 22 août 1991 a eu lieu à Berlin, dans la villa du *Literarisches Colloquium* sur les bords du Wannsee, un Symposium Européen sur la traduction (*Erstes Europäisches Übersetzer treffen in Berlin*). Organisé par le Goethe-Institut, le DAAD et le Sénat de Berlin, il a réuni des traducteurs littéraires de sept pays différents (Espagne, Etats-Unis, France, Hongrie, Pologne, Portugal, Tchécoslovaquie), ainsi que des traducteurs de langue allemande, au total une quarantaine de personnes. Des ateliers organisés par langue ont permis de faire le point sur les livres et les auteurs traduits dans chaque langue et, paradoxalement, de mieux connaître parfois la littérature moderne de son propre pays par le biais de traductions en cours, les traducteurs se révélant souvent plus au courant des nouvelles parutions dans la langue qu'ils sont amenés à traduire. Des lectures mutuelles de traductions en cours ont donné un éclairage concret à l'éternel débat sur la fidélité par rapport au texte à traduire. Des séminaires ont abordé des problèmes plus généraux : organisation des traducteurs littéraires en association ou syndicats, tarifs pratiqués dans les différents pays, bourses et stages auxquels les traducteurs peuvent avoir droit (Arles, Straelen, Procida, Norwich, Richardson). Des conférences sur la traduction et le cinéma, l'argot, l'état de la traduction sous le national-socialisme, la formation universitaire des traducteurs littéraires, etc. ont ponctué ces quatre journées de rencontres et de travail. Un compte rendu complet sera bientôt disponible dans les différents Goethe-Institut.

Pierre Deshusses